Document généré le 13 juil. 2025 18:55

Liberté

La valeur d'échange des mots

Anne-Renée Caillé et Julien Lefort-Favreau

Numéro 327, printemps 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92847ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Caillé, A.-R. & Lefort-Favreau, J. (2020). Compte rendu de [La valeur d'échange des mots]. *Liberté*, (327), 69–70.

Tous droits réservés © Anne-Renée Caillé, Julien Lefort-Favreau, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La valeur d'échange des mots

Anne-Renée Caillé et Julien Lefort-Favreau

Christophe Hanna
Argent
Amsterdam, 2018, 264 p.

ARC — Christophe Hanna s'attaque à un tabou social persistant dans *Argent.* Pour ce faire, une transaction essentielle, transparente, doit avoir lieu entre lui et des personnes interviewées. En décembre 2013, il décide « d'interroger sur leurs revenus et leurs salaires des gens qu'[il] croisai[t] » dans son milieu de travail (littéraire, culturel et enseignant), puis il étend la démarche à la famille, aux loisirs, au bouche-à-oreille, jusqu'à contacter directement certains individus. Chacun sera classé selon son salaire mensuel brut, dans des catégories allant de « 200-400 » à « > 4000 » euros. C'est cette somme mise à nu qui se substitue au nom de famille du participant : Christophe254, Rosa950, Julien1042, Anne-James2500, Line3500, Olivier4000, Pierre16 000… L'identité devient relative au salaire. Alors que certains choisissent des pseudonymes, plusieurs des acteurs issus du milieu littéraire français peuvent facilement être reconnus par l'initié (Nathalie Quintane, Julien Blaine, Anne-James Chaton, Olivier Cadiot, entre autres).

Hanna aura moins de difficulté à obtenir les confidences des deux extrémités du spectre financier, soit les modestes et gargantuesques salaires, qu'à combler les chapitres consacrés aux classes moyennes, dont le revenu est estimé entre 1500 et 2500 euros par mois. Est-ce pour cela que j'ai moi-même contribué à garnir le chapitre « 2200-2400 » ? Ma collaboration à *Argent* est accidentelle et cocasse. Christophe Hanna et moi avions participé à un numéro hommage à Christophe Tarkos dans le *Cahier critique de poésie* en 2015. Dans son texte, qui est d'ailleurs la genèse d'*Argent,* il malmenait l'idée de la récupération universitaire de Tarkos en reprenant certains mots-clés d'une thèse de doctorat. La mienne. J'avais trouvé cela méthodologiquement discutable et lui en avais fait part. Je le cite ici, citant lui-même notre échange :

> Anne-Renée2320, elle, s'est reconnue comme l'auteur de la thèse dont je parle à la fin de mon texte « 200-400 ». J'avais, il est vrai, utilisé certains mots-clés et des expressions de l'*abstract* […] si j'avais pris la peine de lire vraiment sa thèse, je me serais rendu compte que son propos était assez proche du mien, qu'elle avait acheté mes livres, qu'elle me respectait et qu'au final mon texte l'avait bien fait rire. Sa page Facebook la présentait comme « chercheuse postdoctorale ». Est-ce sa seule source de revenus ? J'aurais besoin de ces informations pour rendre pleinement justice à Anne-Renée2320 grâce à ce texte. […] La question du salaire est intéressante dans les circonstances, continue-t-elle. Je peux même trouver la réponse en ligne, ce qui est le summum de la transparence, semble-t-elle ironiser. […] Anne-Renée2320 lira ce livre avec intérêt et en parlera peut-être dans la revue culturelle pour laquelle elle écrit, *Liberté,* revue dans laquelle les contributeurs sont payés cinq sous canadiens du mot [NDLR : dix sous maintenant !], une tout autre économie.

Passons sur cette double mise en abyme.

Christophe254 (Christophe Tarkos) ouvre donc ce livre avec la classe salariale « 200-400 ». Les plus pauvres, il va sans dire. Hanna y rappelle une performance du poète à Marseille pour laquelle il n'avait pas été payé, spécule-t-il, comme il acceptait souvent les lectures publiques sans cachet. Le rapport concret de Tarkos à l'argent était d'*en avoir assez.* Quand il en manquait, il n'avait qu'à voler son épicerie, ses chaussettes, ses slips.

Son rapport théorique à l'argent était toutefois plus complexe. Il faut lire son propre *Argent* (1999), qui condense un discours social sur l'argent, mais consiste également en une exploration des liens étroits entre langue et argent, tous deux fonctionnant sur la base d'une valeur symbolique, d'un système de valorisation, d'échange et d'utilisation par une masse d'individus. Notons que sa filiation avec le *Money* (1973) de Gertrude Stein est plus éloquente qu'avec l'ouvrage de Hanna.

Ce n'est pas parce que l'argent manque qu'on n'en parle pas.

Si Tarkos s'intéressait plus au caractère omniprésent (« enveloppant », pour reprendre son attribut) de l'argent, générateur d'une réflexion langagière, Hanna, de son côté, concentre son attention sur la multiplicité des discours familiers et prosaïques sur l'argent, dont la seule exposition frontale du salaire contribue à déboulonner le tabou ultime et à rendre une donnée intime presque anodine.

La structure du livre, sous la forme d'une échelle salariale mensuelle croissante qui regroupe les participants en chapitres, a pour avantage de mettre en perspective la diversité des classes et de leurs discours sur l'argent, mais aussi la multiplicité des habitudes de consommation, des rapports à l'emploi, à l'ambition et à l'impudeur. L'absence de mise en scène par l'auteur favorise l'aspect documentaire par l'aplat factuel des paroles rapportées, retranscrites textuellement, sans guillemets. On se sent voyeur, excité par les ouvertures des comptes, des caisses, les aveux de dons

et de prêts ; surpris par les perceptions de richesse ou de pauvreté, changeant de l'un à l'autre, alors que l'on comprend que les gens plus friqués sont souvent plus mécontents ou qu'ils souhaitent en avoir encore plus. En même temps, ceux qui en ont peu ne sont pas que débrouillards, certains reçoivent un appartement en héritage et cela suffit pour enlever toute la pression. Et les voyages ou les loyers payés par les parents soulèvent des questions quant à l'autonomie, à l'indépendance financière et, par extension, à la viabilité financière des carrières dans les milieux artistiques. Et il y a d'autres aveux : de vols, de maladresses financières, de vices, de vanités. *Argent* ouvre grand les bras et accueille tout, sans prudence, exhibant même ceux qui désirent a posteriori se censurer ou se repentir.

Qu'est-ce qui caractérise un « pauvre », un « riche » ? « Fabien600 se trouve moins pauvre que la grande majorité de ses proches, et se montre certain de ne côtoyer aucun riche », alors que « Sylvain720 […] se range parmi les pauvres voués à rester pauvres. […] Avec l'argent, il a un rapport de porc : il ne prévoit jamais rien, ne note jamais ses dépenses ». « Charlotte433 connaît aussi des gens qui gagnent plus de 20 000 euros par mois, mais ne trouve pas leur façon de vivre très différente de ceux qui sont autour de 5000 euros. Ils ont peut-être plus des maisons à la montagne ou à la campagne et beaucoup d'enfants. » Michelle2700 dira que c'est « leur assurance et leur calme, cela ne se voit nullement autrement ».

Il est fascinant de constater que certains se contentent de peu, alors que d'autres sont dans une insatisfaction ingrate, même le ventre plein. La question du privilège est toujours à revisiter et *Argent* souligne cette nécessité. Quand Hanna nous révèle à la fin du texte que les chimios de son père, Émile8200, ont échoué, nous avons la triste illustration que, devant la mort, le privilège financier n'est d'aucune utilité.

JLF — Est paru en 2017 *Le poète insupportable* de Cyrille Martinez, préfacé par Christophe Hanna, et du jeu d'échos entre les deux livres naît une autre piste d'interprétation. *Le poète insupportable et autres anecdotes* constitue un recueil d'histoires, certaines vécues par le poète, d'autres rapportées, qui sont généralement cruelles, voire humiliantes : performances dans des festivals broche à foin, commandes de textes confuses pour des revues… La meilleure : une poète qui découvre dans une anthologie à laquelle elle a participé, de surcroît consacrée à la poésie des femmes, que sa notice biographique est en fait celle… de son père né en 1931. Le livre se présente comme l'épopée d'un poète du dimanche (il travaille à temps plein dans une bibliothèque) dans un monde littéraire encore faiblement professionnalisé.

Supposons donc que *Argent* et *Le poète insupportable* sont des farces agressivement bourdieusiennes, en cela qu'elles poussent jusque dans ses derniers retranchements la logique de l'économie à l'envers du monde littéraire, qui survalorise le capital symbolique par rapport au capital économique, en montrant sa désuétude actuelle. Pour le dire simplement, les poètes ont longtemps aimé croire que leur pauvreté était compensée par un prestige symbolique. Si l'on en croit les deux auteurs, il ne reste que des lambeaux de cette aura d'avant. Voilà une affirmation qui ne causera pas d'émoi. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est que Martinez et Hanna ne désignent en quelque sorte qu'une seule explication brutale à cette déchéance : le capitalisme spéculatif.

Sur cette question, il est utile et amusant de lire *L'art et l'argent* (2017), petit ouvrage préparé par les soins de Nathalie Quintane et du philosophe Jean-Pierre Cometti. On s'y intéresse aux rapports entre art et argent en dépassant la répulsion de l'un envers l'autre ; y sont analysées à la fois la pauvreté des artistes et leur tendance (obligée) à l'autoentrepreneuriat, tout comme l'implication de grandes compagnies de luxe dans les franges les plus radicales de l'art contemporain (c'est plus vrai en France qu'au Québec, même si Québecor aime toujours mettre ses pattes nationalistes à gauche et à droite, merci, sans façon). Pour le dire de manière un peu anodine : ce n'est pas parce que l'argent manque qu'on n'en parle pas, au contraire. Et ce n'est pas parce que les possibilités de gains sont maigres dans un milieu donné que ses acteurs ne se plient pas, de manière légèrement absurde, aux lois d'un marché qui pourtant les exclut. La récente pétition qui a circulé au Québec en faveur d'une plus juste rémunération des écrivains montre bien les difficultés éprouvées par les travailleurs culturels, tout comme les revendications des musiciens pour une plus juste distribution des revenus d'écoute en ligne. Quand on se bat pour des miettes pareilles, la révolution socialiste mondiale semble lointaine.

Si *Argent* fait intervenir une pluralité de gens (caissières du supermarché Carrefour, PDG, pharmaciens), il brosse surtout avec cruauté le portrait de l'artiste contemporain aux prises avec une précarité telle qu'elle peut finir par saper ses conditions d'existence ou, plus grave encore, la possibilité d'un art critique, ou d'un art radical, qui cherche à renouveler les formes existantes. *Le poète insupportable* et *Argent* sont des livres sur le conflit de l'artiste avec l'univers économique, présenté comme une fâcherie irrésoluble, comme une suite discontinue de négociations et de transactions bâclées. Les poètes ne sont pas seulement à l'extrême gauche du champ littéraire, ils sont dans les marges d'un univers dont le centre est en train de fondre. Ainsi, si Tarkos et d'autres poètes de sa génération (Cadiot, Quintane déjà évoquée) se sont intéressés avec force à la capacité de la poésie à faire bouger la langue, il semblerait que le combat s'est déplacé sur le terrain matérialiste.

Argent est un livre d'anecdotes, parce que, finalement, ce que nous dit Hanna, c'est que la seule prise que l'on peut avoir sur ces questions passe par le bas, et par une forme de littéralisme. C'est sans dépense lyrique qu'il faut parler de poésie, comme s'il ne fallait pas gaspiller la langue – ce serait obscène ! Ou alors : il faut apprendre à dépenser sans compter, comme seuls les pauvres savent le faire, comme un geste de désespoir. L